

Ernest Psichari **Le voyage du Centurion**

Voyez, disait Maxence aux soldats, quelle est la folie des Maures qui veulent résister aux Français. Est-il, à travers le monde, une puissance comparable à la nôtre?

Et c'est alors que fut dite — d'une voix douce et lointaine — la conclusion :

— « Oui, vous autres Français, vous avez le royaume de la terre, mais nous, les Maures, nous avons le royaume du ciel... »

Maxence regarde Sidia, la souffrance aiguë le saisit, un «oh!» s'étouffe sur ses lèvres. Mais à quoi bon répondre, et que répondre? Il n'est pas autre chose en lui que l'explosion silencieuse de la tristesse... Ô Maxence! cette parole ne s'effacera plus et ce regard hautain ne cessera pas de peser sur toi, qui baisses les yeux et qui te tais. En vain tu balbutieras: « Ce n'est pas vrai... » Où que tu ailles désormais sur la terre des vivants, la voix intérieure te répondra:

« Oui, le royaume de la terre est à toi. Toute la science humaine est à toi. Toute la pensée humaine est là, dans le creux de ta main et il n'est point de système que tu n'aies pesé, point de cité dont tu n'aies fait le tour. Tout ce qui peut être mesuré dans la nature a été mesuré par toi. Tout ce qui peut être réduit sous la puissance de l'homme, tu l'as fait tien et tu lui as imposé la marque de la servitude. Mais le royaume céleste qui ne se pèse ni ne se mesure, ce royaume-là ne t'appartient pas. La cité de Dieu, qui n'est pas faite avec des pierres, mais avec les mérites de tous les saints, cette Jérusalem du ciel t'est fermée. Tu es limité dans la proportion humaine, et de l'homme à l'homme, tu sais tout. Mais de l'homme à Dieu, de l'ordre visible à l'invisible, du naturel au surnaturel, de l'accident visible à la substance invisible, c'est à peine si tu as posé la mystérieuse équation, et le terme connu à côté de l'inconnu... »

(...)

Mais le plus souvent, surtout aux heures clémentes du matin, et quand il a devant lui la perspective d'une longue journée de route, Maxence se limite à la chose humaine et il attache son regard sur le cercle vivant inscrit dans le cercle de l'horizon, et circonscrit autour de lui. Il connaît ses hommes et ils le connaissent. Ils sont liés par la vie allant de l'un à l'autre. Il est leur chef et ils sont ses hommes. Et à eux tous, ils sont un petit système complet, un système de gravitation morale, roulant dans l'immensité sans rivage, et de toutes parts, battu par l'ouragan des sables. Maxence commande et ils obéissent. Et il est tel que le Centurion, ayant la centurie derrière lui, et disant à l'un: « Va t'en », et il s'en va, et à l'autre: « Viens », et il vient. Le voici semblable à ces humbles officiers des cohortes romaines qui apparaissent de loin en loin dans l'Evangile, afin que la préférence de Dieu soit manifeste. Et ce fut l'un d'eux qu'admira le Seigneur Jésus, le jour même qu'il entra dans Capharnaüm, car il n'avait point trouvé une telle foi en Israël. O reconnaissance lointaine! Douce et pénétrante salutation! Un soldat a été proclamé le premier dans l'ordre chrétien, et un autre est au pied de la croix, qui se découvre devant la face misérable, et qui dit: « Cet homme était vraiment le fils de Dieu ! » Et un autre encore s'appelle Corneille qui était centenier dans une cohorte de la légion nommée l'Italienne et celui-là fut le premier parmi les gentils qui reçut le Saint-Esprit avec la parole de Jésus-Christ. Voici maintenant Maxence, qui est aussi un soldat entre beaucoup, un soldat semblable à ces soldats, car les soldats de tous les temps sont semblables, et tous ils sont rentrés dans l'amitié du Seigneur, un honnête soldat qui ne demande qu'à savoir et à obéir, et qui attend dans la soumission véritable, l'ordre du général.

« Ô mon Dieu! disait ce dernier venu, comme le lieutenant de Capharnaüm, son aîné, dites seulement une parole et mon âme sera guérie! » Mais cette parole, et ce signe véritable, et cette réponse authentique, il les exigeait, et, comme le chef de guerre rassemble les matériaux de l'expédition avant le départ, il ne voulait rien entreprendre avant que les armes de la vérité ne fussent prêtes. «Je le sais, disait-il encore, il est des hommes qui prétendent aimer le vrai. Mais si une vérité vient de Dieu, ils la rejettent et se voilent la face comme des hypocrites et pharisiens. Ils veulent bien tout peser et tout contrôler, hormis ce qui dépasse l'apparence et la confabulation humaine. Ils admettent la vérité, à condition qu'elle rentre dans les cadres qu'ils lui ont préparés. Ceux-là verraient

à Lourdes les mourants se redresser et les boiteux marcher droit, qu'ils diraient: "Non", encore, dans leur malice infernale. Et ils mettraient leur bras dans la plaie ouverte qui est au flanc du sauveur, comme fit Thomas Didyme, qu'ils diraient encore: "Je ne crois pas !" "Oh! non, je ne suis pas comme ces hommes vraiment maudits. Il est vrai, mon coeur est fermé à vous, ô mon Dieu, il est tardif et obstiné, il est lent à vous accueillir. Mais montrez-moi seulement les plaies de vos mains et de vos pieds, et je dirai comme votre apôtre: "Mon Seigneur et mon Dieu !" "Je ne résisterai pas à la vérité, quand même elle viendrait de vous, et si vous avez dit: "Cela est", je ne dirai pas: "Cela n'est pas, si cela est." » (...) Le centurion de César, s'il commande à ses hommes, obéit à César. Et certes la puissance est en lui de commander et d'inventer ce qui est utile dans le moment opportun, et il a la signature dans la portion humaine où il a été délégué. Mais en même temps, il est le serviteur sous les yeux du maître, et l'esclave de la plus étroite dépendance. Or Maxence est exactement ce centurion de César, connaissant la puissance de sa parole sur les hommes, et l'immense impuissance de la servitude. Qu'il considère pourtant, non plus le centurion de César, mais le centurion du Christ Jésus, et il reconnaîtra, non pas un autre homme, mais le même exactement. Car le maître lui a donné la volonté puissante et le cep de vigne de la domination sur la matière, et il l'a envoyé pour combattre avec les armes de l'esprit intérieur. Mais en même temps sa main n'a pas cessé d'être au-dessus de lui pour la bénédiction des travaux de la terre. Il s'est manifesté dans sa puissance, afin que l'homme connût sa place, et il a fait sentir sa douce présence dans les batailles amères de la vie. Mais entre tous les hommes, c'est le soldat qu'il a choisi, afin que la grandeur et la servitude du soldat fussent la figuration, sur la terre, de la grandeur et de la servitude du chrétien.

(...)

Et parfois, il prenait dans ses mains de fièvre les Évangiles. Alors cette clarté de Jésus se rapprochait. Il lisait, il ne voyait que le doute et la contradiction. Et puis, à point nommé, le mot divin éclatait, si fort, si serré, si net que Maxence en tremblait de tous ses membres —si dur parfois aussi, ô mon Dieu, puisqu'il faut bien redire encore le mot de vos disciples— oui, si dur et si dru, si vrai et si profond, qu'il emporte à tout jamais la misérable discussion humaine. Si dur, parce qu'un Dieu parle, si doux, parce qu'un homme parle, si dur et si doux, d'un si ferme et flexible acier, d'une matière si forte et si simple, que rien ne peut plus satisfaire après lui... « Ah! la beauté n'est rien, disait Maxence, mais qu'elle vienne de si loin, qu'elle soit si étonnante, qu'elle porte à tel point en elle l'empire des choses célestes, c'est cela qui est tout. Je crois que c'est mon frère qui me parle, et c'est Jésus transfiguré qui vient de quitter Élie sur le Thabor. Je crois que c'est un pauvre, couvert de boue et de crachats, qui paraît, et c'est le roi du ciel dans toute sa pompe incomparable; que c'est mon ami qui est là, qu'il est semblable à moi, et c'est celui qui a fait les mondes et tous les anges du ciel viennent le servir. »

Cette histoire incomparable qu'il lisait, Maxence comprenait qu'elle achevait toute l'histoire humaine, qu'elle fermait le cycle, qu'elle disait tout, depuis la naissance de l'homme jusqu'à sa mort et jusqu'à l'avènement définitif de Jésus dans la gloire —histoire qui a été dans le temps par l'humanité de Jésus et qui est en dehors de tous les temps par sa divinité. Là il se semait dans le centre, dans l'unique articulation du monde, au noeud même du drame, entre la chute et le jugement. Tout est arrêté, tout est clos, les comptes sont faits et bien faits. La justice s'achève dans la miséricorde. À l'homme, il faut Dieu: Jésus le donne en

se donnant. À l'humanité sainte, il faut la sainteté: Jésus la donne en paraissant. Toute continuité est rétablie. Jésus est l'équilibre du monde. Il est l'accomplissement de tout ce qui est humain et de tout ce qui est divin, il est l'anneau qui manquait, l'anneau de l'ancienne et de la nouvelle alliance, il est la rencontre de l'homme avec Dieu, la rencontre unique d'où a jailli l'étincelle de la charité. Car sans Jésus, c'est-à-dire sans médiateur, il n'y a pas de mouvement de l'homme à Dieu, donc pas de charité. Et avant Jésus, il y a les corps et il y a les esprits, mais il n'y a pas la charité. Et depuis Jésus, il y a les corps et il y a les esprits qui sont infiniment loin des corps, et il y a la charité qui est infiniment loin des esprits. Jésus, étant la possibilité de Dieu pour l'homme, a donné tout ce qui était nécessaire. Il a été la satisfaction totale, parce qu'il a satisfait à Dieu et qu'il a satisfait à l'homme. Jésus est tout ce qui manquait.

Parvenu en ce point, Maxence laissait retomber le livre. « Ah! qu'il doit être doux, s'écriait-il, de lire l'Évangile en chrétien! » Cri profond, le plus sincère, le plus douloureux qu'il ait poussé! Lire en chrétien, c'est-à-dire tout autrement qu'il ne lit, connaître en chrétien, c'est-à-dire connaître tout autrement qu'il ne connaît. Il est passé de l'ordre du corps à l'ordre de l'esprit, il reste encore l'ordre de la charité, mais là il faut Jésus lui-même, non plus dans sa parole, mais dans sa chair, non plus dans son souvenir, mais dans sa présence. Il est passé de l'obscurité de la matière à la clarté de l'esprit, clarté grande et magnifique, assurément. Mais il est une clarté d'une autre sorte, bien que le langage humain ne puisse le distinguer, et c'est la clarté de la charité. Maxence voit des choses saintes dans l'esprit, mais, dans la charité, on voit tout autrement. Alors il n'y a plus la moindre petite arrière-pensée, la moindre

inquiétude, ni cette sournoise hésitation de l'homme inquiet, mais seulement la pleine connaissance pacifique, la possession sereine, la certitude béatifique. La connaissance dans l'esprit n'est pas réservée, elle est la lumière qui « éclaire tout homme venant en ce monde. » Mais la connaissance dans la charité est infiniment réservée, ce qui la met infiniment plus loin de l'esprit que l'esprit n'est loin du corps. Et Maxence lui-même était infiniment plus loin de la charité que du corps et toutes les clartés de son esprit ne valaient pas le plus petit mouvement de charité... Ah! heureux et bienheureux ceux qui, par la grâce des sacrements, ont pénétré dans les jardins de l'intelligence surnaturelle, heureux et bienheureux ceux qui reposent dans le cœur de leur Dieu et qui se réchauffent à sa vivante chaleur, heureux, à jamais heureux ceux pour qui tout le ciel est dans la petite hostie, à la contenance exacte de Jésus-Christ!...

(...)

Pauvre retraite de philosophes inoffensifs! Maxence y court, il s'arrête avec ivresse dans la demeure des hommes, il prend pied sur le rivage de la terre. Une aire abandonnée, que protège mal une muraille basse. Au fond, dans l'angle du mur, la maison ruinée, très basse et très large —et c'est là où des hommes ont rêvé de leur Dieu intensément! Maxence, sur les ruines, s'assoit. Mais soudain une étrange oppression l'accable. Tout l'ennui de l'islam est devant lui, et la servitude, et l'immense découragement, et le morne « À quoi bon? » de ces esclaves! Il pense:

« Je sens mieux que nous sommes les vainqueurs et qu'ils sont les vaincus. Qu'avons-nous donc de plus? Je ne sais... Quelque chose de plus riche et de plus vrai, la conscience de notre dignité et de notre indignité. Ces deux sentiments sont en nous, ils ne peuvent pas nous tromper et ils ne s'accordent que dans le mystère chrétien. La connaissance du prix que nous valons et de l'ordure que nous sommes, deux certitudes égales et contraires qui ne s'accordent que par Jésus. Le sentiment de notre puissance et celui de notre impuissance, l'expérience intérieure de notre force et de notre faiblesse, de notre dépendance et de notre indépendance, mais tout s'accorde dans la grâce. Le sentiment de notre liberté et celui de notre servitude, deux joies infinies, deux pôles de béatitude infinie entre lesquels oscille toute notre action. D'où la force du chrétien: tout compte en lui. Tous les éléments qui composent son âme s'orientent dans le sens de l'action victorieuse. Qu'ai-je donc de commun avec vous, pauvres gens? Que me fait votre foi, puisque vous n'avez pas la charité? Puisque la libre explosion de l'amour n'est pas en vous et que vous n'êtes que de pauvres esclaves tremblants. Et certes vous connaissez Dieu, le tout-puissant et l'unique, mais vous ne le connaissez pas dans la charité. Vous êtes dans le monde des pures idées, vous n'êtes pas dans l'esclavage de la chair, mais vous êtes dans l'esclavage de l'esprit. Que me fait donc votre louange, puisque ce vrai Dieu que vous servez n'est pas votre Père, puisque votre monde est ouvert à l'image de ce désert, et que chaque homme y est seul et désert, et que les hommes ne sont pas vos frères. Mais voici que vous faites éclater votre grandeur. Car nous, nous sommes dans la douce amitié catholique, et nous sommes dans le monde comme dans un monde fermé, parce que tous les hommes sont nos frères bien-aimés et qu'ils sont avec nous une même famille. Et lorsque nous prions, nous prions notre Père, parce qu'il est vrai que nous sommes les enfants du même Père... Ô joie, ô grandeur infinie!... Dieu tout-puissant, Dieu saint, Dieu juste; mais il est aussi le Père, il est notre Père, il est le Père qui nous aime, qui a confiance en nous, qui nous veut libres et joyeux. Qui n'est pas seulement un principe, ou une idée, ou un dogme, mais qui est notre Père et notre ami; que nous voyons et qui nous est familier, qui est notre

Père et notre ami et notre frère tout ensemble. Qui n'est pas un mot, ou une chimère, mais qui est une nourriture. Qui n'est pas le bien, ou la raison, ou l'idéal, mais qui est une personne, c'est-à-dire Jésus-Christ, le médiateur, Jésus-Christ, la deuxième personne, mais Dieu tout entier, Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, Jésus-Christ, Dieu de miséricorde et d'amour! »

(...)

Cris de victoire, où se mêle, au-dedans de Maxence, une secrète mélancolie. Jamais le solitaire n'a mieux connu les frères de sa pensée, et jamais il n'a plus souffert d'être séparé d'eux. Il est abandonné et il les voit dans l'humble amitié de leur Dieu. Il est au plus profond de la terre réprouvée, et il songe à l'heureuse contrée où est la bénédiction du Seigneur, il connaît le vrai temple et il ne peut pas y rentrer; la vraie loi, et il ne peut s'y soumettre; le vrai sacrifice, et il ne peut y participer.

Maxence est triste de n'être pas avec ses frères, et il les considère avec amour. Voici qu'ils entrent dans l'église et qu'ils se signent, et qu'ils s'avancent avec franchise jusqu'au plus profond de la nef, car ils ont vu dans l'ombre trembler la petite lampe qui ne s'éteindra pas. Ô mystère! Ils ne sont

pas seuls, le bien-aimé est là, au milieu d'eux, Jésus est là, non point en image ou en symbole, mais dans son corps et dans sa chair, le maître est là, réellement présent, qui les a reconnus et qu'ils ont reconnu. Il est là, dans l'hostie vivante, le même qui est ressuscité le troisième jour et qui est monté aux cieux où il est assis à la droite du Père. C'est le Dieu vivant que Maxence adorera, c'est le Dieu de sa délivrance et de son amour, c'est le Dieu de son introduction dans la vie.

Maxence a le désir d'une nourriture substantielle. C'est ce pain qu'il demande. C'est de cette vérité qu'il veut se soûler. Car pour lui, il n'est pas d'autre chemin pour aller à Dieu que Jésus. Il dit que Dieu n'est pas, ou qu'il est Jésus. Il dit que Dieu n'est rien, ou qu'il est le Dieu des chrétiens, parce que beaucoup ont porté témoignage de lui, mais qu'il n'y a pas témoignage des philosophes et des savants. Mais quel est-il, ce Dieu des chrétiens? C'est Jésus, qui s'est fait connaître à nous, qui nous a tant aimés et qui a souffert pour nous jusqu'à la croix, Jésus, fournaise ardente de charité, Jésus, qui nous a dévoilé avec amour tous les secrets de son coeur, qui est notre réconciliation avec le ciel, qui est la preuve unique du Très-Haut, Jésus, qui est la source vraie des vertus et l'objet de la dilection de tous les saints, Jésus, qui s'est donné à nous depuis l'origine du monde et qui ne cesse pas de s'offrir en victime pour nos péchés, qui est notre raison d'être bons et d'être purs, Jésus, qui a créé le ciel et la terre et qui nous a livré son corps, Jésus, porte du ciel et désir des collines éternelles.

Maxence n'a pas d'autre raison pour aller à Dieu que Jésus — ni d'autre raison, ni d'autre moyen. Il ne peut avoir aucune certitude en dehors de Jésus, ni d'autre désir que de Jésus. Et il ne peut avoir d'autre accès à Dieu que Jésus, Dieu lui-même, et homme en même temps... Que cherche-t-il donc, les yeux au ciel, ce voyageur? De belles idées? Toute sa vie, on lui en a servi à profusion. C'est un maître qu'il cherche, un maître de vérité, et pour ce maître il changera sa vie, mais non pas pour un système ni pour l'airain retentissant des paroles. Si donc il rejette le témoignage de l'ancienne loi, le témoignage de l'Evangile, le témoignage de Paul et celui de Pierre, le témoignage des confesseurs et des martyrs, il renoncera du même coup à la possession de Dieu et il se donnera aux bavardages du monde. Mais, s'il ne rejette pas le témoignage et qu'il reçoive la parole, c'est donc à Jésus qu'il ira, c'est donc à Jésus qu'il se donnera...

Ô Dieu, ayez pitié de ce coeur encore fragile! Seigneur, ayez miséricorde de ce pauvre! Et certes ce n'est pas vous qui le détournerez de la lumière. Non! Ce n'est pas Jésus qui détourne de Jésus, mais c'est le mal, mais c'est la chair, mais c'est la misérable attache avec le monde, mais c'est tout ce qui n'est pas Jésus. C'est tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu, qui pourra le détourner. Voyez! Nous avons peur, parce que l'esprit est faible, parce que vous êtes difficile, parce que les yeux mortels ont peine à soutenir votre lumière. Mais c'est vous qui aurez pitié de cet errant, et c'est vous qui le conduirez dans le sein bienheureux de l'éternelle béatitude!

La nuit est tombée sur l'Afrique — nuit légère, nuit sans rêves. Des hommes sont dans la nuit, qui se serrent au trot puissant des chameaux. Nul bruit, car les pieds enfoncent sourdement dans la matière ouatée du sable. Nulle parole, car la fatigue se tait avec délices. Le chef est devant, il se penche sur le cou de sa bête dont il aspire avec contentement la fauve odeur... La journée a été bonne,

il a fait chaud, on a marché, on a rêvé... Mais quoi! Cette douceur terrible, qui est venue, ce nom béni qu'il a redit, cette bonté en lui, ce coeur nouveau qu'il a senti battre dans sa poitrine, ce n'est pas vrai, c'est un mirage qui tente et qui fait peur! Et voici que Maxence ne sait plus; il est là comme un pauvre homme tremblant; il est là comme un mendiant qui a longtemps prié et qui n'espère plus... Cet homme ne croit pas. C'est dur de ne pas croire, quand on a tout appris. C'est dur, Seigneur, quand vous avez parlé, de ne pas croire. Mais c'est ainsi: cet homme ne croit pas, il a lassé Dieu, il n'y a rien à faire avec lui. C'est en vain qu'il élève ses yeux vers la montagne, puisqu'il ne sait ce qu'est la belle audace d'un don généreux de soi-même. Il n'y a rien à faire avec ce lâche!

La veille s'achève, et Maxence tremble...

(...)

«Ah! oui, j'ai compassion de ceux-là qui sont abandonnés et qui sont tristes... Mais nous, qu'avons-nous fait, nous, les bénis du Père, nous, les enfants de l'élection? Et que répondrons-nous, quand le juge nous dira: "Je vous avais donné la plus douce terre et vous avez été mes préférés. Je vous avais donné ma France bien-aimée et je vous avais fait les héritiers de ma parole. C'est à vous que je pensais, dans la sueur de Gethsémani et c'est vous que j'ai nommés les premiers. Il n'est rien que je n'aie fait pour vous, parce qu'il n'en est pas que j'aie désirés plus que vous. Et c'est vous que j'avais choisis entre beaucoup..." Hélas! qu'avons-nous fait? Quel désir nous a saisis? Quelle lèpre est donc venue nous ronger? C'est vrai, Seigneur, nous n'avons pas été fidèles à la promesse, nous ne vous avons pas veillé pendant que vous entriez dans l'agonie. Mais voyez: nous gémissons dans la honte et dans la contrition, et nous venons à vous tels que nous sommes, pleins de larmes et de souillures. Nous avons tout perdu, nous n'avons rien, mais tout ce qui reste, ô mon Dieu, nous vous le donnons; tout ce qui reste, c'est-à-dire notre coeur brisé et humilié. Vous êtes plus fort que nous Seigneur, nous nous rendons. Nous vous prions humblement, comme nos pères vous ont prié. Nous vous mendions très misérablement votre grâce, parce que nous ne pouvons vous tenir que de vous seul... »

C'est tout. Maxence ne pense plus. Sa tête se penche sur sa poitrine. Comme la mer descendante se recule jusqu'au plus lointain de la plage, ainsi tout a fui devant cet homme, et il ne sent plus que l'espace de son âme démesurément agrandi. Tout a fui, rien n'est plus, l'attente immense est sur le monde. Alors le vieux lutteur s'abandonne, il tombe à genoux, il prend sa tête entre ses mains, il dit doucement, comme un marcheur très las après le jour : « Mon Dieu, je vous parle, écoutez-moi! Je ferai tout pour vous gagner. Ayez pitié de moi, mon Dieu, vous savez qu'on ne m'a pas appris à vous prier. Mais je vous dis, comme votre Fils nous a dit de vous dire, je vous dis de tout mon amour, comme mes pères vous l'ont dit autrefois : *"Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... Que votre règne arrive... Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel..."* »

Ô larmes, qui êtes la troisième béatitude, larmes de joie et de paix, larmes des retrouvailles et du recommencement, coulez sur cette face de douleur! Aidez cette voix qui tremble et ces lèvres qui hésitent! Elles ne savent pas —ces mots sont si nouveaux pour elles!— et pourtant la merveilleuse parole accourt du fond des âges, du fond de l'éternité, portée sur la colombe de l'Esprit. Alors, la voix se fait plus forte et plus pressante : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il!* »

Qu'elle est belle, la première prière! Qu'elle est bénie et précieuse au Seigneur! Que les anges du ciel l'écoutent avec joie! Allons! pauvre homme, relève-toi! Voici que Jésus n'est pas loin, et qu'il va venir et qu'il ne peut tarder! Déjà tu regardes avec tranquillité la terre de la réconciliation et le soir de ta consolation. Reprends ta route. Espère la plénitude de ton coeur, et dans la force de ton âge nouveau —et le reste te sera donné par surcroît...

«Mais quoi! Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer? »